

INTRODUCTION

Sur la romanisation

La romanisation représente pour les archéologues un problème complexe qui rassemble à la fois des questions d'identité et d'interprétation de la culture matérielle. Le concept de romanisation a évolué avec le temps; il est aujourd'hui perçu par l'archéologie européenne comme un processus double, composé à la fois d'interactions et de l'intégration des peuples indigènes dans l'Empire. La notion de romanisation demeure en revanche encore étrangère à l'archéologie albanaise. Cette absence fut le premier motif de ce travail, centré sur la mise en évidence des éléments fondamentaux à travers lesquels le processus de la romanisation peut être appréhendé.

Le terme de romanisation n'est pas utilisé par les auteurs anciens pour désigner le contrôle et les conséquences de la politique romaine sur les territoires et les peuples conquis. Au contraire, ce terme a été utilisé pour la première fois au XIX^e siècle pour décrire l'appropriation de la civilisation classique par les peuples indigènes dans l'Empire romain. Dès lors, la romanisation demeura le terme privilégié pour décrire les échanges culturels entre les provinces de l'Empire. L'expression elle-même débouche sur plusieurs problèmes historiographiques¹. De nos jours, les spécialistes

¹ Le terme, forgé dans les contextes impérialistes et colonialistes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, renvoie au climat intellectuel de cette période. L'intérêt pour le sujet s'accrut vers le milieu du XX^e siècle quand l'Empire britannique entra en décadence et que les milieux intellectuels firent usage de la méthode comparatiste pour s'intéresser aux anciennes structures étatiques. L'Empire romain devint l'outil privilégié de cette approche parce que, comme lui, les empires modernes avaient toujours prétendu que leur but était de gouverner dans l'intérêt des peuples soumis. Ils prétendaient ainsi avoir porté l'ordre et la paix dans une vaste partie du monde et répandu leur civilisation. Ainsi, l'histoire et l'archéologie romaines ont servi à interpréter les actions et le comportement des grands empires modernes. Des exemples de ce genre de théorie n'ont pas manqué durant les périodes historiques les plus diverses. Par exemple, au XX^e siècle, l'Italie fasciste a voulu se poser en héritière de l'Empire romain pour justifier sa politique expansionniste. De ce fait, ces développements politiques ont marqué

retiennent une définition très large du terme en insistant sur la variété des problèmes qu'il englobe. Ainsi, la notion de romanisation est-elle une construction artificielle et non une réalité historique facilement définissable.

L'origine colonialiste de la notion et le point de vue unilatéral désignant Rome comme une puissance imposée aux indigènes, constituaient un problème qui a suscité des critiques. Des tentatives ont ainsi été faites pour ne plus utiliser ce terme². R. Syme par exemple refusait l'utilisation du terme de romanisation pour décrire le développement culturel provincial et il se montrait méfiant vis-à-vis des comparaisons avec les empires modernes qui avaient déformé notre approche de l'histoire romaine³. M. Benabou a discuté quant à lui des signes de résistance indigène et du caractère conservateur de la société africaine, considéré comme un facteur plus important que la romanisation⁴. Cette résistance, selon lui, aurait été militaire, politique, culturelle et psychologique.

Cependant, de nouveaux modèles d'interactions ont été forgés. De nouveau, l'idée était de rechercher des analogies avec des transformations sociales plus récentes. J. Webster, dans son article, propose le terme créolisation, plus approprié pour montrer la transformation des sociétés indigènes sous l'Empire⁵. Récemment, R. Hingley a suggéré l'utilisation du terme globalisation⁶. La notion est de plus en plus utilisée aujourd'hui pour caractériser le développement du monde romain. Selon l'auteur, le terme romanisation doit être abandonné à cause des implications idéologiques qu'il véhicule depuis ses origines. D'un autre côté, la globalisation

les études concernant l'Empire romain et dans certaines circonstances, le passé a été transformé, donnant à la notion de romanisation des tonalités négatives. Voir D. J. Mattingly (éd.), *Dialogues in Roman Imperialism. Power, Discourse and Discrepant Experience in the Roman Empire*, Portsmouth (Rhode Island), 1997 (*JRA, Supplementary Series*, 23).

² Voir D. Krause, *Farewell to Romanisation?*, dans *Archaeological Dialogues*, 8-2, 2001, p. 108-115.

³ R. Syme, *Roman Papers*, Oxford, 1988, p. 64.

⁴ M. Benabou, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976. Cependant le terme résistance a été très peu utilisé dans l'historiographie de la période romaine, conséquence du fait que les études sur la romanisation ont dessiné le phénomène comme le résultat à long terme de la politique romaine plutôt que d'une intention initiale.

⁵ J. Webster, *Creolizing the Roman Provinces*, dans *AJA*, 105, 2001, p. 209-225 : *Créolisation* est un terme linguistique qui met en avant la fusion de deux langues en un seul dialecte, phénomène à la base de la création des sociétés afro-américaines et afro-caraïbiennes. De plus, ce terme n'évoque pas une fusion spontanée mais une adaptation accompagnée de résistances.

⁶ R. Hingley, *Globalizing Roman Culture. Unity, Diversity and Empire*, Londres-New York, 2005.

dépasse les limites imposées par le terme romanisation et met l'accent sur deux aspects intimement liés, la perspective globale et la diversité culturelle régionale. Cependant, les termes de globalisation et de créolisation, comme à l'époque de la chute des empires européens, renvoient à des modèles modernes pour expliquer le développement historique du passé. Ainsi, tous ces efforts pour ne pas utiliser le terme de romanisation étaient le résultat d'un grand débat historiographique qui a en quelque sorte banni cette notion du lexique de l'historien. Le rejet de ce mot permettait aux auteurs de rester politiquement corrects d'un point de vue terminologique, comme l'explique G.A. Cecconi⁷. Pourtant, il faut constater qu'aucune autre notion valable n'a aujourd'hui remplacé la romanisation.

Un des éléments essentiels de la romanisation est la culture. Les études sur l'acculturation cherchent à identifier les mécanismes des interactions culturelles, des institutions impliquées et à comprendre la nature des contacts et des informations partagées ou empruntées. Dans les premières recherches sur la romanisation et l'impérialisme romain, certains auteurs ont pensé que la culture romaine avait remplacé les cultures natives⁸. C'est seulement dans les années 30 qu'apparaît une analyse plus profonde du phénomène de l'acculturation par les anthropologues américains⁹. Aujourd'hui, des connaissances plus approfondies révèlent que la romanisation fut un processus bien plus complexe qu'un simple rejet d'une culture au profit d'une autre¹⁰. Le problème se pose d'une manière

⁷ G.A. Cecconi, *Romanizzazione, diversità culturale, politicamente corretto*, dans *MEFRA*, 118, 1, 2006, p. 83.

⁸ F. Haverfield, *The Romanization of Roman Britain*, Oxford, 1912, p. 188 : « La romanisation a avancé très vite quant à la culture matérielle. Une mode uniforme s'est répandue de l'Italie vers l'Europe Centrale et Occidentale, en remplaçant l'art natif... ».

⁹ *American Anthropologist* 1936 ; « L'ensemble des phénomènes qui résultent de ce que des groupes d'individus de cultures différentes entrent en contact continu et direct et des changements qui se produisent dans les patrons culturels originaux de l'un des deux groupes... Selon cette définition, l'acculturation doit être distinguée du changement culturel dont elle n'est qu'un des aspects et de l'assimilation, qui n'en est qu'une des phases. Elle doit être également distinguée de la diffusion qui, bien que se produisant dans tous les cas d'acculturation, est un phénomène qui a sa place fréquemment sans qu'il y ait de contacts entre les groupes culturels et qui, de plus, constitue seulement un aspect du processus de l'acculturation » ; Cité aussi par R. Bastide, *Anthropologie appliquée*, Paris, 1971, p. 44 et par S. Gruzinski, A. Rouveret, *Histoire et acculturation dans le Mexique colonial et l'Italie méridionale avant la romanisation*, dans *MEFRA*, 88, 1, 1976, p. 163.

¹⁰ Voir à ce sujet G. Woolf, *Becoming Roman: The origins of the provincial civilisation in Gaul*, Cambridge, 1998, p. 14 ; M. C. Hoff, S. I. Rotroff (éd.), *The Romanization of Athens*, Oxford, 1997, p. IX ; D. J. Mattingly (éd.), *Dialogues in*

différente et plus détaillée, mettant l'accent sur les spécificités du processus dans les différentes sociétés. L'Empire romain constituait une fédération de divers peuples sous le contrôle de Rome et non un bloc monolithique centralisé et uniforme. Dès lors, mieux comprendre le processus de romanisation nécessite d'approfondir la connaissance des sociétés impliquées dans cette interaction réciproque entre Rome et les sociétés indigènes. Cet échange d'informations et d'éléments culturels a été interprété comme une adaptation des normes culturelles romaines à un contexte différent¹¹.

En cela, la notion d'acculturation est plus féconde que celle de romanisation, puisqu'elle dessine un processus réciproque, alors que la romanisation suggère un résultat homogène et met l'accent sur une influence unilatérale, en l'occurrence romaine. Toutefois, le terme d'acculturation ne peut pas remplacer la notion de romanisation puisqu'il n'embrasse pas l'ensemble des éléments politiques, économiques et sociaux qui sont partie intégrante de la romanisation.

Malgré les débats qui ont malmené l'emploi de la notion de romanisation, les problématiques ont peu évolué. L'attention des chercheurs est toujours principalement orientée vers les transformations sociales, la démographie, les modèles économiques et le développement urbain. Plusieurs ouvrages ont été consacrés à des territoires spécifiques pour étudier ces thématiques, offrant ainsi différents modèles d'évolution.

En Angleterre, les recherches sur l'impérialisme et autres notions liées au processus de la romanisation, comme l'intégration, l'opposition et l'opportunisme, ont trouvé un large espace et sont devenus des axes centraux de la recherche historique sur la période romaine. Bien que ces théories n'aient pas été toujours fondées sur les sources matérielles¹², l'étude des aspects sociaux, religieux et politiques a donné de multiples résultats¹³. Au-delà, ces études ont

Roman Imperialism. Power, Discourse and Discrepant Experience in the Roman Empire, Portsmouth (Rhode Island), 1997 (*JRA, Supplementary Series*, 23); *Vulgar and weak « Romanization », or time for a paradigm shift?*, dans *JRA*, 15, 2002, p. 540.

¹¹ R. W Brandt, J. Slofstra (éd.), *Roman and native in the Low Countries. Spheres of interaction*, Oxford, 1983 (*BAR*, 184).

¹² G. Woolf, *The Present State and the Future Scope of Roman Archaeology*, dans *AJA*, 108, 2004, p. 420.

¹³ M. Millett, *The Romanization of Britain, an Essay in Archaeological Interpretation*, Cambridge, 1990. Dans cette étude sur la romanisation en Grande-Bretagne, l'auteur met l'accent sur le rôle de la population dans l'acceptation ou le rejet de la culture romaine. Dans ce cadre, l'évolution de la romanisation est vue comme un processus spontané, où le rôle des élites comme moteur de l'adoption des symboles romains est remarquable. Dans le modèle ainsi exposé, les élites ont maintenu un pouvoir exercé en accord avec les principes de la politique romaine pour renforcer leur position politique dans l'Empire.

pris aussi une position critique vis-à-vis de la romanisation conçue comme la diffusion imposée de modèles romains, en les jugeant comme très occidentaux et coloniaux¹⁴.

En revanche, en France, la plupart des études sur la romanisation concernent l'urbanisation et l'architecture romaines. La romanisation des campagnes a été une préoccupation pour les chercheurs français, comme pour leurs homologues britanniques, et les publications sur les cadastrations des territoires ruraux ont occupé une grande place dans l'historiographie française¹⁵. Cette division de la terre avait pour but de faciliter la domination romaine, de résoudre les problèmes civiques par la fondation de colonies et de définir les bases de la fiscalité. Par conséquent, l'étude de ces phénomènes a conduit à l'analyse des aspects politiques de la romanisation plutôt qu'à celle de ses enjeux sociaux¹⁶.

Une approche différente de la romanisation a été conduite en Italie où le processus a été retracé à partir des IV^e et III^e siècles avant notre ère, soit deux siècles avant les autres provinces. La romanisation a été traitée dans une perspective radicalement différente parce que les conditions historiques de Rome au IV^e siècle se distinguaient nettement de celles des II^e et I^{er} siècles avant notre ère. Ces recherches concernent la culture matérielle, comme les données de la céramique et des activités artisanales, ainsi que la naissance de l'architecture romaine dans la péninsule¹⁷. Les sources littéraires sont également beaucoup plus nombreuses pour ce territoire, ce qui a permis une meilleure connaissance des institutions politiques de l'État romain¹⁸.

S. Alcock a proposé pour sa part dans *Graecia Capta* un modèle qui se base sur les données recueillies par les prospections archéologiques¹⁹. Dans les années 1990, l'ouvrage fut un vrai succès car il offrait un modèle à la fois particulier et susceptible d'être appliqué dans d'autres provinces. La majorité de l'ouvrage traite du territoire rural et des empreintes de la domination romaine sur cet environnement. Le rôle des élites n'est pas négligé non plus. On

¹⁴ Th. Blagg, M. Millet (éd.), *The Early Roman Empire in the West*, Oxford, 1990.

¹⁵ G. Chouquer, F. Favory, *Les paysages de l'Antiquité. Terres et cadastres de l'Occident romain (IV^e s. av. J.-C. – III^e s. apr. J.-C.)*, Paris, 1991.

¹⁶ H. Inglebert, *Approches de la civilisation romaine*, dans H. Inglebert (éd.), *Histoire de la civilisation romaine*, Paris, 2005, p. 423.

¹⁷ J. Mertens, R. Lambrechts (éd.), *Comunità indigene e problemi della romanizzazione nell'Italia centro-meridionale, IV-III s. av. C.*, Bruxelles-Rome, 1991 (*Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes*, 29); S. Keay, N. Terrenato (éd.), *Italy and the West. Comparative Issues on Romanization*, Oxford, 2001.

¹⁸ J.-M. David, *La Romanisation d'Italie*, Paris, 1994.

¹⁹ S. Alcock, *Graecia Capta. The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, 1997.

peut remarquer dans ce livre que le terme de romanisation n'est pas utilisé largement puisque la notion est très peu appropriée à la situation de l'Achaïe et des autres régions où la tradition grecque était très forte. Aujourd'hui de nouveaux ouvrages mettent en doute certaines idées présentées par S. Alcock, notamment sur sa méthode, fondée uniquement sur les prospections²⁰.

En ce qui concerne la romanisation de la Gaule, G. Woolf en offre un modèle particulier²¹. Le processus est considéré comme très complexe, combinant des éléments indigènes avec des éléments romains. Dans ce cadre, devenir romain signifiait trouver sa position propre dans la structure complexe de l'Empire. G. Woolf préfère ne pas utiliser le terme romanisation et il construit un modèle fondé sur l'idéologie romaine de l'*humanitas* qui a civilisé et intégré les barbares.

Ainsi, chacune des écoles archéologiques nationales, à partir de ses centres d'intérêt, s'est concentrée sur certains aspects considérés comme primordiaux. Cette historiographie a montré qu'avec le temps la notion de romanisation évolue et s'enrichit de nouveaux aspects. Il s'agit d'un processus très lent, sélectif et non uniforme qui a transformé graduellement les identités provinciales. L'utilisation de ce mot ne signifie pas que tout, dans les provinces conquises, a été romanisé. De nombreuses diversités existent, que seules des recherches approfondies, fondées sur la culture matérielle, sont à même d'établir. Le phénomène de romanisation a bien été confronté à celui de résistance, mais ni l'un ni l'autre ne furent capables de s'imposer totalement; il n'y eut ni fusion totale, ni refus complet. Ainsi, même si le terme est de plus en plus rejeté par l'historiographie anglo-saxonne, il doit être considéré comme une expression conventionnelle valable que l'on continue à voir apparaître dans des titres récents d'articles et d'ouvrages. La romanisation, telle qu'elle est conçue aujourd'hui nous permet de distinguer les différents degrés qui la composent, conséquence de l'hétérogénéité culturelle et économique du monde romanisé²².

Même si les recherches sur la période romaine en Albanie n'en sont qu'aux premiers pas, la question de la romanisation a été

²⁰ D. Rousset, *La Cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de « Grèce romaine »*, dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 2004, p. 363-383; P. Le Roux, *La Romanisation en question*, dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 2004, p. 287-312.

²¹ G. Woolf, *Becoming Roman: The Origins of the Provincial Civilisation...* cit., 1998.

²² P. van Dommelen, N. Terrenato, *Introduction. Local cultures and the expanding Roman Republic*, dans P. van Dommelen, N. Terrenato (éd.), *Articulating Local Cultures: Power and Identity under the expanding Roman Republic*, dans *JRA*, 63, 2007, p. 8.

abordée par diverses études²³. Dans cette historiographie albanaise, l'idée de « non romanisation » a été exploitée pour démontrer la filiation illyro-albanaise de la population.

Dans ces écrits, la période romaine a été traitée sous l'angle de la pression que Rome exerçait sur les Illyriens dans tous les domaines de la vie politique, économique, sociale et culturelle. Dans ce contexte, les Illyriens auraient accepté la romanisation comme un phénomène commun à toutes les régions de l'Empire²⁴. Par ailleurs, ces auteurs notent une résistance illyrienne à la politique romaine d'assimilation. Cette résistance, selon eux, s'exprime à travers les insurrections illyriennes contre Rome dans les années 6-9 de notre ère. D'ailleurs, ces insurrections, ainsi que les trois guerres des Illyriens contre Rome deux siècles auparavant (de 229, de 219 et de 168 avant notre ère), sont les événements les plus traités par les chercheurs albanais. Ceci n'est pas seulement le résultat de l'abondance des sources écrites mais aussi d'un traitement nationaliste de l'histoire, visant à démontrer l'existence d'une conscience illyrienne contre un occupant. Cette approche a occulté les vraies raisons des guerres contre Rome de la période républicaine et le caractère non impérialiste de celles-ci (au moins pour les deux premières guerres). En effet, les insurrections des Illyriens contre Rome exprimaient leur résistance contre les taxes et l'incorporation dans l'armée romaine.

Pour la période qui suit la fin des guerres, l'historiographie albanaise a accepté la grande influence romaine dans le domaine politique, culturel et économique mais nie le fait que ces transformations aient entraîné une assimilation des Illyriens²⁵.

De plus, conformément aux concepts de l'archéologie marxiste à laquelle s'intégrait l'historiographie archéologique albanaise²⁶, la

²³ S. Pollo, A. Puto (éd.), *Histoire de l'Albanie*, Tirana, 1974; Z. Mirdita, *Studime Dardane*, Tirana, 1982; S. Islami (éd.), *Les Illyriens*, Tirana, 1985.

²⁴ Z. Mirdita, *Studime Dardane... cit.*, p. 129.

²⁵ S. Islami (éd.), *Les Illyriens... cit.*, p. 210; 225: « Parallèlement à sa politique d'exploitation, Rome fit de grands efforts en vue de l'assimilation, autrement dit de la « romanisation » de la population illyrienne, mais sans atteindre apparemment des résultats satisfaisants. Les sources écrites, surtout les données archéologiques et épigraphiques, attestent que les couches simples, et en premier lieu la paysannerie, a courageusement fait face à cette politique. La résistance de la population autochtone se traduisit par des révoltes contre les oppresseurs directs et la classe dominante en général, la conservation consécutive de la langue maternelle, des noms propres autochtones, du mode de l'habillement, des cultes, des rites d'inhumation et par bien d'autres éléments de la culture traditionnelle illyrienne ». [...] La nationalité illyrienne résista mieux à la romanisation dans la province macédonienne (qui comprend une partie des terres habitées actuellement par des Albanais) ».

²⁶ L. Bejko, *Vështrim mbi mendimin arkeologjik shqiptar dhe kontekstin e tij social*, dans *Iliria*, 1-2, 1998, p. 197-198; l'auteur fait une analyse générale de

période de la domination romaine a aussi été considérée comme une lutte des pauvres contre la classe dominante. En effet, les cinq siècles de la domination romaine sur ce territoire ont été dénommés, dans le contexte politique de l'époque, «la période de l'ordre esclavagiste» et les archéologues mettaient l'accent en premier lieu sur les différences sociales au sein de la population. Dans ce contexte, l'aristocratie provinciale a été considérée comme le support de l'État esclavagiste romain parce qu'elle trouvait dans Rome la protectrice de ses intérêts de classe²⁷. Ainsi, la romanisation des Illyriens serait un phénomène qui aurait touché seulement les classes élevées de la société et non la masse de la population.

En outre, l'accent a été mis sur le fait que la civilisation romaine ne se manifestait que dans les villes où s'étaient produits des changements urbanistiques et l'installation de colons. Dans les régions de l'intérieur, l'influence romaine aurait été minimale. Ce territoire, au caractère agraire et pastoral, aurait été par conséquent épargné par la romanisation²⁸. Précisément dans ces territoires, les chercheurs albanais voyaient la ténacité d'une population massivement illyrienne qui a su résister à l'influence romaine.

Dans les régions rurales, en dehors du processus de romanisation, l'historiographie a identifié également dans les *latrones* des éléments de la résistance illyrienne. Leur existence et leur lutte ont été considérées comme un témoin de la non-romanisation de ces populations²⁹. Dans ce cas, le banditisme, phénomène commun pour le Bas-Empire, a été lu comme un signe de la lutte illyrienne contre les Romains.

Limiter l'étude du processus de romanisation à ce cadre strict a conditionné la connaissance et la compréhension des vraies transformations effectuées par la présence romaine en Illyrie. Même si les transformations politiques, sociales et économiques ont été acceptées, elles n'ont pas été étudiées. Ainsi, l'approche généraliste de la question a caché les spécificités du processus. Les campagnes, vues comme le berceau de la résistance, n'ont jamais fait objet d'une réelle étude. De plus, la culture matérielle de la période romaine n'a pas reçu l'attention exigée. L'historiographie, jusqu'à la fin des années 1980, a négligé la publication des artefacts

l'idéologie marxiste et une comparaison avec l'archéologie processuelle des années 1970. Cependant, il ne relève pas le fait que l'idéologie marxiste imposait une interprétation archéologique fondée sur la lutte entre les riches élites et les classes subalternes de la société. Il s'agit néanmoins d'un élément qui a toujours accompagné l'interprétation de l'histoire ancienne en Albanie.

²⁷ S. Islami (éd.), *Les Illyriens...* cit., p. 215.

²⁸ S. Pollo, A. Puto (éd.), *Histoire de l'Albanie...* cit., p. 30.

²⁹ Z. Mirdita, *Studime Dardane...* cit., p. 138.

de la culture matérielle romaine. L'intérêt principal était tout entier tourné vers la culture matérielle des Illyriens à d'autres périodes. Par ailleurs, pour les aspects urbanistiques, comme pour la culture matérielle, l'historiographie albanaise s'est davantage occupée des villes illyriennes. Le but poursuivi était de créer un cadre complet de la « civilisation illyrienne ».

Les changements politiques survenus en l'Europe de l'Est au début des années 1990 ont entraîné des conséquences dans le développement de l'archéologie du pays. L'évolution vers une autonomie scientifique des institutions archéologiques par rapport à l'idéologie officielle et la collaboration avec des institutions et des chercheurs étrangers ont apporté des changements dans les problématiques archéologiques. Une plus grande attention commença à être portée aux aspects sociaux. Bien plus, les fouilles des plus grands sites cherchèrent à comprendre la dynamique urbanistique dans son ensemble et dans son rapport au territoire des cités. En outre, les prospections intensives entreprises ces dernières années, méthode archéologique encore peu utilisée en Albanie, apportent de plus en plus d'informations.

Dans ce contexte historiographique, nous avons jugé préférable de ne pas intervenir directement dans le débat théorique. La méthodologie choisie a pour but de montrer les transformations principales que la période romaine a apporté, à travers le matériel archéologique découvert, aussi divers que les monnaies, la céramique, les inscriptions, l'organisation urbaine et la dynamique de l'habitat rural. L'analyse de tous ces éléments permettra d'aboutir à des conclusions, principalement de caractère archéologique, mais également de nature historique. Notre étude n'entend pas se spécialiser dans l'un de ces domaines spécifiques mais nous les prendrons tous en compte, pour élaborer une synthèse des processus de transformation et d'intégration en Illyrie et en Chaônie dans l'Empire romain. L'examen de l'ensemble de ce territoire est important parce qu'il n'a jamais fait l'objet d'une étude complète, bien qu'un des premiers à s'intégrer dans la sphère d'influence de Rome. De ces relations anciennes résulte, pour notre étude, une chronologie longue de cinq siècles jusqu'au début du christianisme.

Malheureusement, les frontières nationales actuelles continuent à entraîner une fragmentation des recherches archéologiques, ce qui constitue une des raisons principales de la limitation de notre étude au territoire de l'Albanie actuelle. Des difficultés existent également car à l'intérieur des frontières de l'Albanie coexistent deux régions au passé différent : la Chaônie en Épire au sud et l'Illyrie méridionale plus au nord. Les différences entre ces deux régions sont notables au plan politique, social et militaire, mais des points communs existent aussi comme c'est le cas pour

l'économie qui semble fondée sur la vie pastorale transhumante. Avant l'arrivée des Romains, la civilisation dominante était la culture grecque, de manière très nette au sud, au point que vers 220 avant notre ère les Delphiens invitent les Bylliones, les Amantins et les Himariotes à participer aux concours pythiques, privilège réservé aux Hellènes, ce qui signifie que ces habitants des confins illyro-épirotes étaient suffisamment hellénisés pour être invités³⁰. Plus au nord, le rayonnement de la civilisation grecque est moins sensible, les villes sont rares et l'organisation tribale semble prédominante.

La bibliographie albanaise est la source d'informations la plus importante. L'ensemble des publications des travaux archéologiques des chercheurs albanais, qui s'échelonnent sur 60 ans, demeure encore méconnu pour la recherche européenne actuelle. L'Albanie est en effet longtemps restée isolée et les travaux des chercheurs étrangers sur ce territoire ont été très limités jusqu'au milieu des années 1990. Cependant, la bibliographie locale, dans sa majorité, se limite à l'usage d'un style descriptif et à une démarche empirique. Cet état de fait représente aussi une des principales motivations pour entreprendre la rédaction d'une synthèse sur l'Albanie romaine. Enfin, la situation actuelle de l'archéologie dans le pays où plusieurs équipes albanaises et étrangères travaillent le plus souvent sur des sites spécifiques a rendu indispensable la rédaction de cette synthèse.

Ma démarche de recherche est fondée sur l'ensemble du matériel archéologique, nécessairement regroupé par catégories. La structure du livre est bâtie à partir de toutes ces données: les villes, les campagnes, les inscriptions, les monnaies et la céramique; chacune constituant un chapitre à part. Ce plan entraîne également des difficultés, car il conduit à aborder une même source chaque fois que cela est nécessaire. De surcroît, l'étude de la culture matérielle s'est révélée difficile en raison de lacunes dans la bibliographie qui rendent inégaux quantitativement et qualitativement les chapitres, reflétant ainsi l'état de la recherche actuelle.

Toutefois, en analysant l'ensemble de ces éléments, j'ai abordé la totalité des domaines fondamentaux de l'époque romaine: l'urbanisation, l'économie, la société, la vie politique, religieuse et l'idéologie. Les sources littéraires complètent cette recherche archéologique. Enfin, cette synthèse a aussi pour objectif de montrer que

³⁰ A. Plassart, *Liste delphique des théorodoques*, dans *BCH*, XLV, 1921, p. 1-89 (Daulia IV, 32; Byllis IV 37; Amantia IV, 56, Orikos IV, 43; Phoinikè IV, 53, Himara IV, 54); voir également F. Drini, *Dëshmi epigrafike dhe letrare për organizimin e lojërave në trevat ilire dhe për konkurrimin e përfaqësuesve të tyre në lojërat e mëdha të Greqisë*, dans *Iliria*, 1-2, 1993, p. 133-142.

l'étude de l'Illyrie et de l'Épire pendant l'époque romaine peut être abordée de manière novatrice et sans recourir au modèle opposant dominants et dominés.

Le cadre naturel

D'un point de vue géographique, le territoire ne constitue pas un espace unifié. Le nord est caractérisé par un relief montagneux et des collines, contrairement au sud et au sud-est, dominés par des plateaux. Ainsi, ce territoire est composé de deux ensembles, l'un est méditerranéen, l'autre continental. Ils se distinguent l'un de l'autre par l'importance de la dimension montagneuse.

Strabon rapporte que les côtes adriatiques étaient chaudes et que les terres de ces régions étaient très fertiles³¹. Le climat décrit par Strabon n'a pas connu de transformations jusqu'à nos jours. L'hiver est très court mais très humide, contrairement à l'été qui est long, chaud et très sec. Le printemps et l'automne sont les saisons les plus longues, fraîches et humides. Ainsi, il n'y a pas de grands contrastes climatiques mais plutôt une alternance entre un hiver humide et un été sec.

Le relief de l'Albanie est caractérisé par une hétérogénéité morphologique³². La majorité du territoire est composée de montagnes et de collines. Cette morphologie a conditionné l'activité économique et sociale. Elle a également conditionné la construction des réseaux routiers, les activités agricoles et l'installation des habitations.

Strabon mentionne les montagnes illyriennes, qui commencent par le Tomorr et qui continuent jusqu'en Dalmatie et en Dardanie. Les monts Acrocéarauniens sont aussi mentionnés dans les textes anciens³³. Pline nous parle de la montagne Talar en Épire avec les cent sources qui coulent à ses pieds³⁴.

Cette multitude de formes de reliefs est divisée grossièrement en plusieurs zones : a) une zone montagneuse caractérisée par un relief fragmenté, avec des pluies très fréquentes, b) une zone des collines qui est caractérisée par une érosion superficielle et marquée par la présence des fleuves, c) une zone de hauts plateaux où l'on note une accumulation superficielle dérivant du processus de l'érosion, d) une zone côtière, caractérisée par l'accumulation de tous les matériaux charriés par les fleuves.

³¹ Strabon, *Géographie*, VII, 7, 11.

³² P. Qiriazhi, *Rajonimi fiziko-gjeografik*, dans *Gjeografia fizike e Shqipërisë II*, Tirana, 1990, p. 98.

³³ Strabon, *Géographie*, VI, 3, 8; VII, 5, 5.

³⁴ Pline, *Histoire Naturelle*, IV, 1.

L'Albanie est très riche en ressources hydriques. Son dense réseau fluvial a contribué à la formation d'une multitude de vallées, entourées de montagnes. Un grand nombre de fleuves a été mentionné par les auteurs anciens. Tite-Live mentionne le *Barbanna* (Buna) et le *Klausali* (Kiri) qui entourent *Scodra* et qui s'unissent avec les eaux du fleuve *Oriund* (Drin)³⁵. Le fleuve *Aous* (Vjosa) est mentionné dès les époques archaïque et classique par Hécatee de Milet et Hérodote, et au IV^e siècle avant notre ère par Scylax³⁶. Tite-Live complète ces mentions en décrivant la vallée étroite de ce fleuve entre deux montagnes³⁷. D'autres fleuves, comme le *Genusus* (Shkumbini), l'*Apsos* (Seman), l'*Ardaksan* (Mati), ainsi que les lacs *Lychmis* (Ochrid) et de *Scodra* sont également mentionnés dans les textes. Cependant ce riche réseau fluvial et lacustre mentionné a subi des changements considérables jusqu'à nos jours, dus aux interventions humaines comme les barrages et les drainages.

Sur les forêts les textes anciens apportent très peu d'informations. Les forêts ont été affectées par plusieurs facteurs jusqu'à nos jours. Actuellement, elles couvrent 30% du territoire mais pendant l'Antiquité cette surface devait être beaucoup plus importante³⁸. Sont particulièrement bien attestées deux périodes de déforestation : la première est liée à l'exploitation du bois par les Vénitiens ; la seconde à la stratégie de la conquête ottomane des Balkans. Pendant l'Antiquité les forêts constituaient une source importante de bois mais également de gibier pour la chasse.

Le peuplement

Ce territoire était habité par deux groupes majeurs de population, les Illyriens et les Épirotes (fig. 1). Même s'il n'y a pas de frontière ethnique claire³⁹ entre ces deux ensembles, ils évoluent

³⁵ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XLIV, 31, 4.

³⁶ Hécatee, cité par Strabon, VII, 5, 8 et VI, 2, 4 ; Hérodote, IX, 93 (P. Cabanes (éd.), *Grecs et Illyriens dans les inscriptions en langue grecque d'Épidamne-Dyrrhachion et d'Apollonia d'Illyrie*, Paris, 1993, p. 16-17). Pseudo-Scylax, *Périple*, 26.

³⁷ Tite-Live, *Histoire Romaine* XXXII, 5, 10.

³⁸ M. Demiri, *Bimësia*, dans *Gjeografia Fizike e Shqipërisë I*, Tirana, 1990, p. 308.

³⁹ P. Cabanes, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine, 272-167 av. J.-C.*, Paris, 1976, p. 503 ; Strabon nous éclaire quant à lui sur la distinction ethnique entre les Illyriens et les Épirotes, tout en les localisant géographiquement : Strabon, *Géographie*, VII 7, 4 c 323 ; VII, 7, 8, 326 (éd. R. Baladié, *CUF*, Paris, Les Belles Lettres, 1989) : « Quand on suit cette route (la Via Egnatia) en venant de la région d'Épidamne et d'Apollonia, on a à main droite les ethnè épirotes, dont les côtes sont baignées par la mer de Sicile et qui vont jusqu'au golfe d'Ambracie ; à main gauche on laisse les montagnes d'Illyrie que nous avons décrites précédemment, et les ethnè qui bordent cette chaîne jusqu'à la Macédoine et la Paionie. [...] Des peuples d'Épire font partie aussi bien les Amphilochiens que les peuples de l'intérieur fixés sur un territoire accidenté qui s'étend

séparément l'un de l'autre au cours de la période préromaine, et ce dans tous les domaines. Cette raison nous amène à prêter presque exclusivement attention à la période antérieure. Les processus qui touchent à leur passé tiennent également une place importante dans l'accueil que font les populations à la romanisation.

Ainsi, il faut noter que l'Illyrie n'a jamais constitué un État unifié et centralisé⁴⁰. L'organisation politique d'une partie des Illyriens était fondée sur le *koinon*. Les plus réputés d'entre eux étaient le *Koinon* des Bylliones et celui des Amantes, d'une organisation similaire à celle du *Koinon* des Épirotes. Parallèlement à ces *koina*, existait aussi un royaume illyrien, dont l'autorité s'exerçait sur une ou plusieurs tribus. Le royaume était plus solide dans la partie méridionale de l'Illyrie, où les rois sont attestés dès le V^e siècle avant notre ère, même si leur dynastie ne peut être suivie qu'à partir du milieu du III^e siècle avant notre ère.

Les rapports que ces tribus entretiennent ainsi que leurs frontières nous sont globalement inconnus. L'historiographie ancienne mentionne plusieurs tribus illyriennes. Plusieurs auteurs anciens décrivent ce territoire et les populations qui l'habitent. Pline l'Ancien⁴¹ et Pomponius Mela⁴² évoquent les *Illyrii proprie dicti*.

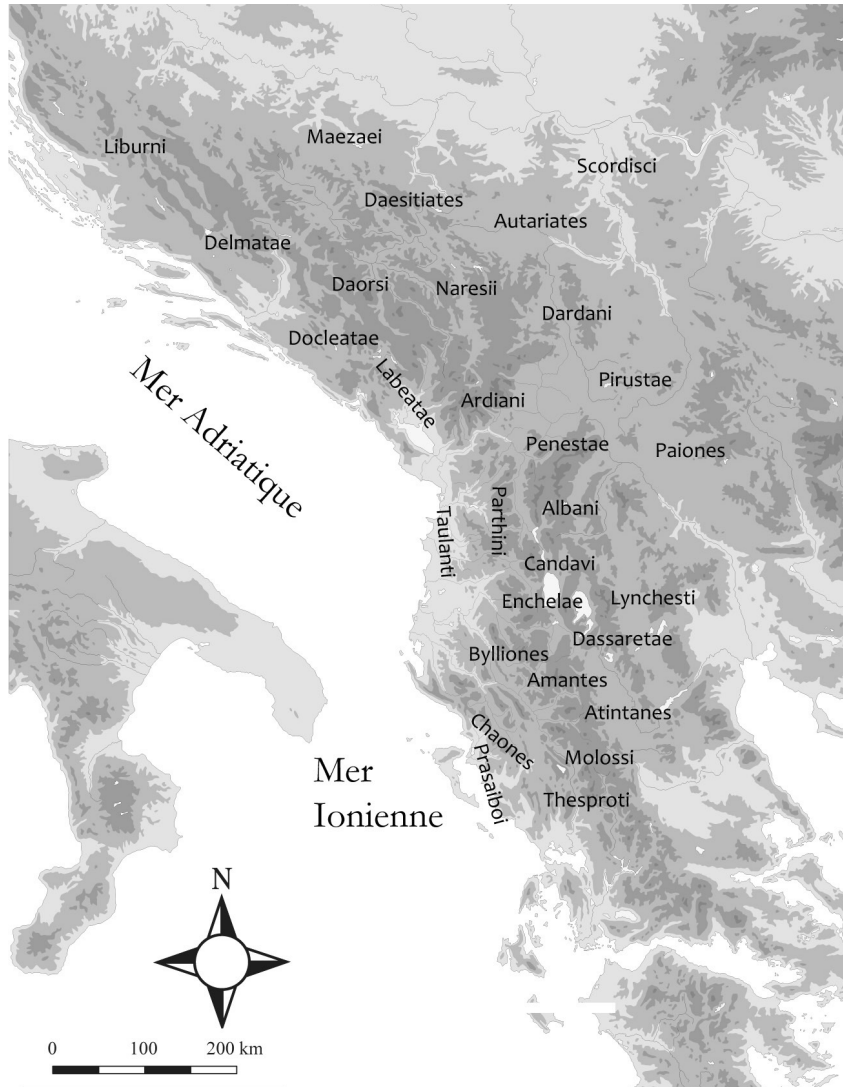
jusqu'aux monts d'Illyrie: Molosses, et Athamanes, Aithikes, Tymphaioi et Orestes, Paroraioi et Atintanes, les uns plus proches des Macédoniens, les autres plus proches du golfe Ionien... À ces ethnè d'Épire sont venus se mêler ceux d'Illyrie qui habitent la partie méridionale de la zone montagneuse aussi bien que ceux qui se trouvent au-dessus du golfe Ionien. En effet, au-dessus d'Épidamne et d'Apollonia, en prenant comme limite les monts Kérauniens, habitent les Bylliones, les Taulantins, les Parthins et les Bryges ».

⁴⁰ Cette situation politique fragmentée nous est aussi transmise par le Pseudo-Skymnos, *Orbis descriptio*, 415-425 (éd. D. Marcotte, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 2000): « La terre d'Illyrie comprend de nombreux ethnè. Les uns sont cantonnés dans l'intérieur qu'ils mettent en culture; les autres occupent les côtes dans les replis de l'Adriatique. Ils peuvent être soumis aux prérogatives d'un roi, et certains d'entre eux même à un régime monarchique, ou disposer de leurs lois propres ».

⁴¹ Pline, *Histoire Naturelle*, III, 144, 150 (éd. H. Zehnacker, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 1998): « Du fleuve Narona à la colonie d'Epidaurum il y a cent milles; à partir d'Epidaurum, se trouvent des villes de droit romain, Rhizinium, Ascrivium, Butua, Olchinium, primitivement Colchinium, du nom des Colques ses fondateurs, le Drinius et sur ses bords une ville de droit romain Scodra à 18 milles de la mer et nombre d'autres villes et cités grecques jadis puissantes, aujourd'hui obscures. C'est là qu'étaient les Labéates, les Senedes, les Rudins, les Saséens les Grabéens; les Illyriens proprement dits, les Taulantins et les Pyrèens gardent leur renom. »... La largeur de l'Illyrie, là où elle est la plus grande, fait au total 325 milles, sa longueur, du fleuve Arsia au fleuve Drinius, 530 milles. Du Drinius au promontoire Acrocéaunien, Agrippa a indiqué 175 milles, tandis que l'ensemble du golfe formé par l'Italie et l'Illyrie a, selon cet auteur, un pourtour de 1700 milles. Ce golfe contient deux mers selon la limite que nous avons tracée: la mer Ionienne dans sa première partie, et au fond la mer Adriatique, que l'on appelle Supérieure ».

⁴² Pomponius Mela, *Chorographie*, II, 55 (éd. A. Silberman, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 1988): « Cette mer, logée dans un profond renforcement côtier et qui,

Fig. 1 - Les tribus illyriennes et épirotes.



© S. Shpuza.

bien que très étendue en largeur, l'est cependant plus dans le sens de sa pénétration, est environnée de peuplades illyriennes jusqu'à Tergeste, et ensuite gauloises et italiques. Les Parthins et les Dassarètes en occupent le début, les Taulantins, les Encheléens, les Phéaciens, la suite. Puis viennent les Illyriens proprement dits, ensuite les Piréens, les Liburniens et l'Istrie... Tergeste, située tout au fond de l'Adriatique marque la limite de l'Illyrie ».

Ces deux auteurs nous renseignent sur une phase d'expansion des Illyriens du sud vis-à-vis des autres populations locales, phase qui continue jusqu'aux guerres contre Rome⁴³. Ces sources sont importantes parce qu'elles nous informent sur le territoire perçu par les Romains comme étant celui de l'Illyrie ainsi que sur sa population, puisque les auteurs des périodes précédentes, classique et hellénistique, décrivent différemment l'extension des tribus illyriennes et épirotes⁴⁴.

La proximité de l'Italie avec l'Illyrie a rendu possible une bonne connaissance du territoire illyrien par les auteurs romains. L'Adriatique semble avoir eu un statut particulier dans les relations entre les deux littoraux⁴⁵. De l'Antiquité à nos jours, l'Adriatique, représente un espace de communication important entre l'Orient et l'Occident. L'information principale sur l'Adriatique romaine nous vient de Strabon, qui indique avec une grande précision toutes les routes maritimes reliant Rome à l'Illyrie et à l'Épire⁴⁶. L'espace Adriatique se révèle important non seulement dans les relations entre les deux côtes mais aussi dans les rapports économiques avec l'autre partie de la mer Méditerranée. Les relations commerciales fréquentes en Adriatique ont créé les conditions du développement de la piraterie sur une longue période chez les Illyriens. Ce phénomène serait d'ailleurs une des raisons principales de l'intervention romaine.

La conquête romaine de l'Illyrie et de la Chaônie

Le cadre historique des guerres illyro-romaines a déjà fait l'objet de plusieurs études⁴⁷. Il nous semble cependant important

⁴³ P. Cabanes, *L'Illyrie à travers les historiens de l'Antiquité*, dans J.-L. Lamboley (éd.), *Points de vue sur les Balkans de l'antiquité à nos jours*, Grenoble, 2001, p. 41.

⁴⁴ Pour la période préromaine voir le recueil des sources par P. Cabanes, *Les Illyriens de Bardylis à Genthios (IV^e-II^e siècles avant J.-C.)*, Paris, 1988, p. 13-68.

⁴⁵ Pour certains elle représente un obstacle au voyage et une mer toujours à craindre, voir J. M. Bertrand, *Continent et outre-mer, l'espace vécu des Romains*, dans P. Cabanes (éd.), *L'Illyrie Méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, Paris, 1987, p. 263-270. Pour d'autres, elle est le pont qui a unifié les deux rives, italienne et illyrienne. Voir É. Deniaux, *Introduction. Le Canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale*, dans É. Deniaux (éd.), *Le Canal d'Otrante et la Méditerranée antique et médiévale*, Bari, 2005, p. 7-14.

⁴⁶ Strabon, *Géographie*, VI, 3, 8 (éd. F. Lasserre): « De Brentésion à la côte d'en face, les navires disposent de deux routes, qui aboutissent l'une aux Monts Cérauniens et aux rivages attenants de l'Épire et de la Grèce, l'autre à Épidamne. Avec ces 1800 stades, la seconde est plus longue que la première, mais elle est très employée aussi, parce que Épidamne est admirablement situé par rapport aux peuples d'Illyrie et de Macédoine ».

⁴⁷ L. M. Ugolini, *Penetrazione romana nell'antica Albania*, dans *Atti del congresso nazionale di studi romani*, vol. I, Rome, 1929, p. 373-376; D. Mustilli, *Roma e la*

de porter un nouveau regard sur ces guerres, puisqu'il s'agit du premier pas vers l'intégration de ces régions dans l'Empire romain. Leur déroulement et leurs effets aident à mieux comprendre le comportement initial des Romains en Illyrie et en Chaônie, ainsi que le processus de romanisation pour les Illyriens et les Épirotes.

Les guerres illyro-romaines sont la partie la mieux documentée et la mieux connue de l'histoire des Illyriens⁴⁸. Durant cette période les Illyriens entrent directement en contact avec Rome et deviennent les acteurs principaux d'événements qui se déroulent en Méditerranée et dans les Balkans. Ces guerres constituent donc bien la meilleure introduction au processus de la romanisation de l'Illyrie.

Agron, le roi des Illyriens, commence à jouer pendant la deuxième moitié du III^e siècle, un rôle très important dans les affaires militaires des Balkans⁴⁹. L'accroissement de la puissance illyrienne est lié aux difficultés que traversent la Macédoine et l'Épire à cette époque. Après la mort du roi Agron, son épouse Teuta s'empare du pouvoir. Pendant son règne la piraterie illyrienne devient une des menaces les plus dangereuses de la Méditerranée⁵⁰. La première ville à souffrir du danger illyrien est Phoinikè. Polybe raconte que des Italiens se trouvaient dans cette ville, peut-être pour

sponda Illirica, dans *Roma e il Mediterraneo II*, 1942 (Reale Istituto di studi Romani, XXI), p.3-17; M.Holleaux, *Les Romains en Illyrie*, dans *Études d'épigraphie et d'histoire grecques. Rome, la Macédoine et l'Orient Grecs*, tome IV, Paris, 1952, p.76-114; Id., *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au III^e siècle avant J.-C. (275-205)*, Paris, 1969, p.173-205; S.Islami, *Shteti ilir, vendi dhe roli i tij në botën mesdhetare*, dans *SH*, 3, 1972, p.31-78; Id., *Shteti ilir në luftrat kundër Romës*, dans *Iliria*, 3, 1974, p.5-44; H.Ceka, N.Ceka, *Mbi zhvillimin e shtetit tek ilirët*, dans *SH*, 2, 1969, p.133-143; N.Ceka, *Vendi dhe roli i parthinëve në Ilirinë e jugut në shek III-I p.e.re*, dans *KIISA*, Tirana, 1969, p.347-351; J.J.Wilkes, *Dalmatia*, Londres, 1969, p.13-29; J.-L.Ferrary, *Rome, les Balkans, la Grèce et l'Orient au deuxième siècle av.J.-C.*, dans Cl.Nicolet (éd.), *Rome et la conquête du monde Méditerranéen 2. Genèse d'un Empire*, Paris, 1978, p.729-752; E.Gruen, *The Hellenistic World and the Coming of Rome*, Berkeley, 1984, p.359-399; P.Cabanes, *Notes sur l'intervention romaine sur la rive orientale de la mer Adriatique 229-228 avant J.-C.*, dans *L'Adriatico tra Mediterraneo e penisola balcanica nell'antichità*. Taranto, 1983, p.187-204; Id., *Les Illyriens de Bardylis à Genthios...* cit.

⁴⁸ Polybe, *Histoires*, II – XXXIX; Dion Cassius, *Histoire Romaine*, XLVII, 3; LI, 1; Appien, *Histoire Romaine*, VII; VIII; Pline, *Histoire Naturelle*, XXXIV; Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXII – XLV.

⁴⁹ Polybe, *Histoires*, II, 2, 4 (éd. P.Pédech, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 1970): «Le roi des Illyriens, Agron, qui était le fils de Pleuratos, possédait sur terre et sur mer une puissance militaire plus considérable qu'aucun de ceux qui avaient régné avant lui sur les Illyriens».

⁵⁰ Voir l'analyse du phénomène et des sources faite par M.Šašel Kos, *From Agron to Genthios: Large Scale Piracy in the Adriatic*, dans *I Greci in Adriatico*, 1, *Hesperia*, 15, 2002, p.137-155.

faire du commerce, au moment de l'attaque des Illyriens⁵¹. Après Phoinikè, Teuta entreprend de placer sous son contrôle les colonies grecques de la côte adriatique, Issa, Apollonia et *Dyrrachium*. Issa est la première à être attaquée. Ces actions accréditent l'idée que les Illyriens sont en train de se transformer en un État impérialiste susceptible de mettre en danger tous les autres peuples balkaniques⁵².

Tous ces événements, la montée en puissance du royaume illyrien, la volonté de Teuta de contrôler les colonies grecques ainsi que la piraterie illyrienne qui ruine les propriétaires italiens poussent les Romains à entrer en guerre. Ils traversent la mer en 229 avant notre ère et lancent leur première campagne militaire de l'autre côté de l'Adriatique. Cette expédition est le prélude d'autres interventions qui aboutissent à la domination romaine sur les Illyriens, les Grecs, les Macédoniens et d'autres peuples balkaniques. Une grande armée, composée de 20 000 soldats, de 2000 cavaliers et de 200 navires se rassemble à *Brundisium*⁵³. Les consuls eux-mêmes prennent la tête de l'armée. Les dimensions de l'intervention romaine expliquent son succès immédiat. Corcyre se soumet aux Romains et Démétrios de Pharos hérite d'un royaume illyrien diminué. En revanche, les colonies grecques conservent leur autonomie sous protectorat romain. Leurs ports se transforment en points stratégiques pour l'armée romaine. Les tribus des Parthins et des Atintanes deviennent des amis de Rome.

Dix ans après la première guerre, les Romains se rendent compte que Démétrios de Pharos œuvre en réalité contre leurs intérêts. À première vue, il ne semble pas que Démétrios de Pharos ait menacé les alliés de Rome, mais il est probablement à l'origine de la renaissance de la piraterie en Adriatique puisque l'on constate l'attaque de navires romains par des pirates basés en Istrie. Selon Dion Cassius cependant, en 222 avant notre ère, Démétrios de Pharos est parvenu à réunir les deux parties du royaume illyrien divisé en 228⁵⁴. Selon Appien, il aurait réussi à détacher les Atintanes du protectorat romain⁵⁵. Ainsi les Romains interviennent de nouveau

⁵¹ Polybe, *Histoires* II, 8, 1-2 (éd. P. Pédech) : « Les Illyriens, même aux temps antérieurs, inquiétaient continuellement les navigateurs venue d'Italie, et, pendant qu'ils assiégeaient Phoinikè, des détachements encore plus nombreux de leur flotte s'en prirent à quantité de marchands, dont ils dépouillèrent les uns, massacrèrent les autres et emmenèrent en captivité une bonne partie qu'ils avaient faits prisonniers ».

⁵² E. Gruen, *The Hellenistic World...* cit., p. 364-365.

⁵³ Polybe, *Histoires*, II, 11, 1, 7.

⁵⁴ Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LIII.

⁵⁵ Appien, *Histoire Romaine*, VIII.

en Illyrie en 219. Polybe résume quant à lui toutes les actions de Démétrios qui ont entraîné la seconde guerre d'Illyrie⁵⁶.

Les Romains attaquent Dimale, la meilleure forteresse aux mains de Démétrios, et s'en emparent après sept jours de siège. Après la chute de Dimale toutes les autres villes s'offrent aux Romains⁵⁷. Même Dimale se range désormais parmi les *amici* de Rome⁵⁸.

Skerdilaïdas, frère d'Agron, semble alors avoir pris la tête de la dynastie illyrienne, après la fuite de Démétrios de Pharos en Macédoine et la mort de Pines, fils d'Agron. Toutefois, toutes ces actions militaires n'aboutissent pas à l'installation romaine en Illyrie. Rome a seulement exprimé sa force et assuré la paix en Adriatique. Les problèmes en Illyrie n'étaient pas très importants au regard du péril carthaginois.

Alors que l'attaque de Teuta contre la ville chaône de Phoinikè était une des causes de la première guerre de Rome en Illyrie, la Seconde Guerre d'Illyrie ne semble pas avoir eu de conséquences pour la Chaônie. À cette époque l'Épire est alliée aux Macédoniens car elle faisait partie de la Ligue hellénique organisée en 224 avant notre ère par Antigone Dôsôn. Cependant il faut noter qu'il s'agit d'une période de faiblesse dans l'histoire de l'État épirote qui avait beaucoup perdu de son importance depuis la guerre de 230 avant notre ère contre les Illyriens⁵⁹. D'autre part, l'Épire se trouve également mêlée aux guerres que les Étoliens mènent contre les Messéniens. Ces derniers sont acceptés par Philippe V et les Épirotes dans leur alliance (*symmachia*) mais n'entreprennent aucune action contre les Étoliens, malgré les agressions que ces derniers commirent le long des côtes épirotes⁶⁰.

Les multiples événements militaires qui eurent lieu en Illyrie et en Chaônie à la fin du III^e siècle et au début du II^e siècle avant notre ère sont aussi à mettre en relation avec les guerres de Rome contre la Macédoine et Carthage. Le roi Philippe V espérait devenir un allié

⁵⁶ Polybe, *Histoires*, III, 16 (éd. J. De Foucault, CUF, Paris, Les Belles Lettres, 1971): «Il s'était mis à ravager et à dévaster les cités d'Illyrie soumises aux Romains; il avait d'autre part, contrairement aux traités, navigué au-delà de Lissos avec cinquante navires et ravagé de nombreuses îles des Cyclades. Les Romains, voyant cela et considérant la prospérité du royaume de Macédoine, songèrent d'abord à se garantir à l'est de l'Italie, avec la certitude qu'ils auraient le temps de corriger la sottise des Illyriens d'une part, de réprimander, de châtier l'ingratitude et la témérité de Démétrios d'autre part ».

⁵⁷ Polybe, *Histoires*, III, 16, 3-4.

⁵⁸ Polybe, *Histoires*, VII, 9, 13.

⁵⁹ P. Cabanes, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine...* cit., p. 224.

⁶⁰ Polybe, *Histoires*, IV, 16, 1-3.

des Carthaginois et partager le butin avec eux. Pour arriver à ces fins, il a voulu contrôler les villes de *Dyrrachium* et d'Apollonia, et, de là, traverser l'Adriatique pour débarquer en Italie. En 216 avant notre ère, guidé par le conseil de Démétrios de Pharos, il construit une flotte de 120 *lemboi* et part vers les côtes illyriennes pour attaquer Apollonia. Il arrive dans la baie d'Aulon (Vlora) à presque 30 km de l'embouchure de l'*Aôos*. Skerdilaïdas, qui comprend les intentions du roi macédonien, avertit les Romains qui envoient alors dix quinquerèmes de leur flotte basée en Sicile. En apprenant leur approche et dans l'ignorance de leur effectif, Philippe V décide de se retirer⁶¹. Après cette tentative, il revient en 213, prend *Lissus*, Dimale, la Dassarétie, et parvient aussi à soumettre les Atintanes et les Parthins⁶². Malgré la protection d'Apollonia et de *Dyrrachium* exercée par Rome, et grâce à la prise de *Lissus*, ville réputée inexpugnable, Philippe réussit à avoir accès à l'Adriatique.

Face à ce danger les Romains décident de créer une alliance avec les Étoliens contre les Macédoniens. Cette première entente entre Grecs et Romains est conclue en 212 et a pour but d'occuper Philippe en Grèce pour que Rome puisse retirer sa flotte des côtes illyriennes et l'utiliser contre Hannibal en Italie. L'Épire, dans ce nouveau cadre d'alliances militaires, semble avoir fait partie du camp macédonien, tentant de garder une relative neutralité dans cette guerre. Grâce à cette attitude, Romains et Étoliens auraient respecté son territoire⁶³.

Malgré cette alliance, Philippe V continue à se montrer adroit et énergique en démontrant sa force contre Apollonia et Orikos⁶⁴. Le Sénat romain estime que la protection d'Apollonia et de *Dyrrachium* est fondamentale, et envoie donc en 205 le proconsul P. Sempronius Tuditanus à *Dyrrachium* avec 35 navires, 10 000 hommes et 1000 chevaux. Une partie des troupes est affectée à de petites opérations en Illyrie, surtout à Dimale, tandis qu'une autre partie est envoyée chez les Étoliens. Quand Philippe V attaque de nouveau Apollonia en 205 et dévaste son territoire, le proconsul préfère refuser le combat et s'enferme derrière les fortes défenses de la ville. Dans cette situation, la guerre n'est l'intérêt ni des Romains ni de Philippe, et les Épirotes servent alors de médiateurs entre les deux camps qui se réunissent à Phoinikè et concluent la

⁶¹ Sur ces opérations voir Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXIV, 40; Polybe, *Histoires*, VII, 14.

⁶² Polybe, *Histoires*, VIII, 13, 1; 14, 1; Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXIX, 12, 3; 13.

⁶³ P. Cabanes, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine...* cit., p. 257.

⁶⁴ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXVI, 25, 1-3.

paix de 205. Le rôle de l'Épire s'explique par sa neutralité pendant la guerre et aussi par les liens forts entretenus avec Apollonia et les autres villes à la charnière entre l'Illyrie et l'Épire. Selon l'accord, Philippe V doit rendre le territoire des Parthins et Dimale au protectorat romain, tout en gardant l'Atintanie⁶⁵. Cette paix marque la fin de la Première Guerre de Macédoine.

Skerdilaïdas, qui arrive probablement au pouvoir vers 200 avant notre ère, reste fidèle aux Romains jusqu'à sa mort. Il utilise l'alliance avec les Romains comme contrepoids à la puissance du roi Philippe V de Macédoine. Son fils, Pleuratos, conserve la politique paternelle d'alliance avec Rome. Le territoire sous son contrôle s'étend du fleuve *Genusus* (Shkumbin) jusqu'au lac *Lychnis* (Ochrid)⁶⁶. Ainsi, à la fin de la période hellénistique le royaume illyrien représente une force modeste mais stable.

Le *Koinon* épirote est également très peu mentionné par les sources après la paix de Phoinikè. Illyrie et Chaônne sont seulement citées par les sources à propos des opérations militaires de la Deuxième Guerre de Macédoine. À la fin de cette guerre, après la bataille de Cynocéphales, on apprend que la Macédoine renonce à toutes ses possessions en Illyrie⁶⁷.

À la mort de Pleuratos en 181 avant notre ère lui succède son fils, Genthios. Polybe raconte que Genthios a tué son frère Platorius de peur qu'il utilise la tribu des Dardaniens contre les Ardiens pour lui ravir le pouvoir⁶⁸. Sans s'exposer beaucoup aux yeux des Romains, Genthios a élargi son contrôle sur les tribus vivant plus au nord et à l'ouest. Le début de son règne coïncide également avec une reprise de la piraterie illyrienne en Adriatique. Son pouvoir militaire repose sur des navires de guerre (*lemboi*). Politiquement, sur la base de l'*amicitia*, il est un allié de Rome, mais ces actions montrent qu'il ne semble pas avoir d'obligations vis-à-vis du Sénat romain. Probablement l'*amicitia* présuppose davantage la notion de respect réciproque que celle d'une hégémonie. Il est possible que les deux parties le perçoivent de la même manière. Rome ne semble pas avoir d'intérêts spécifiques dans le territoire contrôlé par Genthios. Sa politique montre une continuité qui consiste surtout à garder le contrôle des événements avec un minimum d'implication.

Genthios semble avoir longtemps hésité entre l'appui des Romains et celui des Macédoniens. Le roi Persée de Macédoine,

⁶⁵ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXIX, 12, 11.

⁶⁶ Polybe, *Histoires*, XVIII, 47, 12.

⁶⁷ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XXXII, 35, 9.

⁶⁸ Polybe, *Histoires*, XXIX, 13.

après l'envoi de plusieurs ambassades⁶⁹, parvient finalement à le convaincre d'entrer en guerre contre Rome, en lui promettant que le conflit n'aura pas de conséquences financières pour lui, puisque la Macédoine pouvait fournir l'argent nécessaire. Cette alliance entraîne *de facto* la fin de l'*amicitia* avec Rome. Le Sénat romain, qui avait déjà envoyé des troupes à Apollonia sous les ordres de Cn. Sicinius et occupé les forteresses de la Dassarétie pour interdire des opérations conjointes de Genthios et Persée⁷⁰, décide alors d'envoyer L. Anicius Gallus, qui, après avoir battu la flotte illyrienne, accule Genthios dans sa capitale à *Scodra*. La ville est prise en 30 jours. Après la guerre, le roi et sa famille sont pris en otage et emmenés en Italie⁷¹. Il faut noter qu'aux troupes romaines se sont ajoutées celles des Bylliones, des Apolloniates, des Parthins et de *Dyrrachium*, communautés faisant partie du protectorat romain en Illyrie.

Quelques mois après la défaite de Genthios, Paul Émile est vainqueur contre le roi Persée à Pydna, bataille qui met fin à la guerre, et mène aussi des opérations militaires en Épire où il détruit 70 cités⁷². Il est très vraisemblable que ces villes se situent dans le territoire des Molosses et non des Chaônes ou des Thesprôtes. Ces actions de Rome contre les Molosses s'expliquent par le fait que ces derniers se sont ralliés à Persée alors que les Chaônes avaient pris parti pour les Romains⁷³. C'est pour cette raison que les Chaônes apparaissent après la destruction du *Koinon* en 168 comme un État indépendant.

La brève période qui voit l'effondrement du royaume illyrien témoigne encore une fois que Rome ne s'est jamais vraiment intéressée aux territoires illyriens mais intervient en réaction aux menées des Illyriens. Cette politique était aussi conditionnée par l'absence d'infrastructures, comme les voies de communication et les installations militaires. Ainsi, la politique romaine en Illyrie reste pragmatique jusqu'à la fin des hostilités. Il faut ensuite attendre 80 ans pour que Rome établisse un contrôle administratif direct sur ces territoires.

Le seul espace qui intéresse vraiment Rome est l'Adriatique, mais pour s'en rendre maître il lui suffisait d'anéantir la piraterie et de protéger les colonies grecques. Rome a choisi de traiter les tribus vaincues en *amici*, présentant aux Illyriens l'image d'une

⁶⁹ Polybe, *Histoires*, XXVIII, 8, 1.

⁷⁰ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XLII, 18, 2-3; 27, 3-8; 36, 8-9; 49, 10; 53, 2.

⁷¹ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XLIII, 30, 6 – XLIII, 32.

⁷² Strabon, *Géographie*, VII, 7, 3.

⁷³ P. Cabanes, *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine...* cit., p. 295.

alliée et d'une amie, confortant l'idée du pragmatisme plutôt que de l'impérialisme romain.

L'organisation administrative romaine en Illyrie et en Chaônie

Les premiers contacts entre les deux rives de l'Adriatique datent de la première moitié du III^e siècle avant notre ère, quand la ville d'Apollonia envoie une ambassade au Sénat romain⁷⁴. Cet acte coïncide avec le processus de la colonisation romaine de la côte adriatique de l'Italie et explique la volonté des Apolloniates d'établir de bonnes relations avec les nouveaux voisins. Vers 230-228 avant notre ère, la situation politique avait changé, puisque *Dyrrachium* et Apollonia se trouvent exposées au danger illyrien. Après la victoire romaine sur la reine illyrienne Teuta, Polybe et Appien nous informent que les deux colonies grecques faisaient désormais partie d'un protectorat romain⁷⁵. C'est sur la base de ce protectorat que 300 Apolloniates combattirent du côté romain à la bataille de Cynoscéphales. Les deux ports de la partie orientale de l'Adriatique deviennent les accès principaux de Rome vers les Balkans. Toutes les troupes romaines débarquent à Apollonia et à *Dyrrachium*⁷⁶. Après 168 avant notre ère, quand l'invasion romaine mit fin au royaume illyrien de Genthios, jusqu'en 148, Rome n'exerçait pas de contrôle direct sur le territoire illyrien mais elle favorisait l'installation dans la région des *mercatores* italiens qui travaillaient sous le contrôle de Rome. Ils formaient la classe sociale la plus active et étaient prompts à établir des liens entre les Italiens et les Illyriens. Leur présence, bien connue en Épire, a aussi été notée en Illyrie, comme à Salona et à *Lissus*⁷⁷. Ces hommes d'affaires italiens profitaient également des lois mises en place par les Romains qui interdisaient aux Illyriens l'exploitation des mines et du bois.

On apprend par Tite-Live⁷⁸ qu'Anicius, le général romain qui avait battu Genthios, réunit tous les chefs illyriens de la région pour leur transmettre les décisions de Rome. Selon le Sénat, la majorité de la population était libérée de tout tribut parce qu'elle avait abandonné le roi illyrien pendant la guerre. En revanche, les *Scodrenses*, *Dassarenses* et *Selepitani*, étaient obligés de payer la moitié du tribut qu'ils payaient à leur roi. Ensuite, on prévoit de diviser le royaume illyrien en trois

⁷⁴ Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, VI, 6, 5.

⁷⁵ Polybe, *Histoires*, II, 9-12; Appien, *Histoire Romaine*, 7-8 (éd. D. Gaillard). « Les Romains ont répondu que Corcyre, Pharos, Issa, Épidamne et parmi les Illyriens, les Atintanes étaient désormais sujets des Romains ».

⁷⁶ Par exemple *L. Cornelius Scipio*, en 190 avant notre ère, débarque à Apollonia pour aller combattre en Thessalie.

⁷⁷ César, *Bellum civile*, III 9, 2; Pline, *Histoire Naturelle*, III, 145.

⁷⁸ Tite-Live, *Histoire Romaine*, XLV, 26.

parts: la région de *Scodra*, qui était aussi la capitale, celle des *Labeatae* et une troisième région où se trouvaient les *Rhizonitae*, les *Olcinitae* et d'autres populations.

Fig. 2 - Les provinces balkaniques de l'Empire romain au II^e siècle : les limites de l'Albanie.



© S. Shpuza.

Cette politique avait pour but la rupture des liaisons politiques précédentes entre les tribus illyriennes, et le développement de relations exclusives entre Rome et chaque tribu ou cité⁷⁹. Ainsi, Rome suivit dans ces régions le même comportement adopté pour la conquête de l'Italie, montrant tact et prudence dans les rapports internationaux.

Le territoire concerné se situe entre les provinces balkano-danubiennes et grecques (fig. 2). Il ne s'agit pas d'un territoire ayant constitué, pendant la période romaine, une province à part entière.

L'Illyrie méridionale et le nord de l'Épire sont partagés entre les provinces de Macédoine, de Dalmatie, d'Achaïe et plus tard d'Épire. La province de Macédoine est organisée en 148 mais ses limites demeurent mal connues. En 27 avant notre ère l'Achaïe est séparée de la Macédoine et devient une province à part. Les deux provinces appartiennent à l'administration sénatoriale.

La création de la province de Macédoine en 148 avant notre ère marque un moment important dans la politique étrangère de Rome⁸⁰. Cette période est caractérisée par une plus grande détermination de la part du Sénat et de l'élite romaine pour la gestion des territoires conquis. Mais il faut noter que pendant cette période la notion de province ne désignait pas encore autre chose qu'une zone contrôlée par un magistrat⁸¹.

En 59 avant notre ère, l'Illyricum, dont les côtes dalmate et illyrienne faisaient partie, est sous le contrôle de César. Pendant ces années ce territoire devient même le théâtre de plusieurs événements militaires et politiques où se joue le sort de Rome. Les guerres civiles entre César et Pompée se déroulent notamment dans cette région. Pompée choisit *Dyrrachium* comme quartier d'hiver pour arrêter César en Illyrie. Il choisit cette ville parce qu'elle se situe dans une vaste baie et dans une presqu'île montagneuse bordée au sud par une lagune qui la rendait inaccessible à un ennemi équipé d'une flotte⁸². De même, *Lissus*, Apollonia et Orikos obéissaient à Pompée. Cette maîtrise des ports de la côte illyrienne par Pompée a obligé César à débarquer à *Palaestae* (actuelle Palasa), au sud des monts Acrocérauniens. Il se saisit d'Orikos, dont la population refuse de combattre le consul du peuple romain et oblige L. Torquatus, le

⁷⁹ G.H. Stevenson, *Roman Provincial Administration. Till the Age of the Antonines*, Oxford, 1949, p. 9.

⁸⁰ Sur l'histoire de la province voir F. Papazoglu, *Quelques aspects de l'histoire de la province de Macédoine*, dans ANRW, 7.1, 1979, p. 303-369.

⁸¹ M. H. Crawford, *Origini e sviluppo del sistema provinciale romano*, dans *Storia di Roma, L'impero Mediterraneo. La repubblica imperiale I*, Turin, 1990, p. 105.

⁸² César, *Bellum civile*, III, 5, 2.

lieutenant de Pompée, et les Parthins qu'il commandait, à ouvrir les portes de la ville. Dans les jours qui suivent, Apollonia, Byllis et Amantia se soumettent également à César, changeant ainsi radicalement le cadre de la guerre et renversant les alliances. Malgré la supériorité numérique de ses troupes, Pompée, quant à lui, se contenta de protéger *Dyrrachium* et le ravitaillement par mer. Les deux adversaires campent aux environs de *Dyrrachium* : Pompée à *Asparagium* et *Petra*, César dans les collines autour de la ville. Les campagnes sont complètement ravagées pendant ces opérations militaires. Les autres villes du littoral devenues alliées de César, Pompée est encerclé à *Dyrrachium* et décide d'aller vers la Thessalie où l'attend la bataille de Pharsale.

Le choix que firent les villes pendant la guerre civile est également manifeste dans la diversité des statuts qu'elles acquièrent pendant la période suivante. *Dyrrachium* devint colonie romaine alors qu'Apollonia garda son statut de *polis* avec ses propres institutions de type grec. C'est aussi à Apollonia que vient le jeune Octavien en 45 et c'est là qu'il apprend l'assassinat de son père adoptif, César, aux Ides de mars 44.

À la suite de son meurtre, le Sénat confie le commandement de l'Illyricum, de la Macédoine et de l'Achaïe à Brutus. Quatre ans après, la Paix de Brindisi accorde l'Illyricum à Octave et la Macédoine à Antoine. Pendant ce temps Antoine devait faire face à la tribu illyrienne des *Parthinii*, située dans l'arrière-pays de *Dyrrachium*.

Pendant l'époque romaine, le territoire de cette province n'a jamais été très stable et il a connu des limites toujours variables. Il se peut que ce manque de stabilité soit le résultat de l'insécurité provoquée par les autres tribus illyriennes dans le sud de la Dalmatie. La révolte des Désidiates et des Breuques dirigés par les deux Bato contre les Romains avait mis en danger l'autorité de Rome dans la région et la survie des colonies de l'Adriatique. Tibère lui-même aurait dirigé les opérations pour vaincre les Illyriens⁸³. Ainsi, ces régions ne sont pas tout à fait pacifiées avant le règne d'Auguste, lequel arrive à repousser les frontières de l'Empire jusqu'au Danube. La province dalmate créée par Auguste après la conquête totale de ces régions s'étend de l'Istrie orientale jusqu'aux alentours de *Lissus*, à l'embouchure du Drin.

⁸³ Velleius Paterculus, *Histoire Romaine*, II, 115 (éd. J. Hellegouarch, *CUF*, Paris, Les Belles Lettres, 1982): « quasi invincibles, du fait de la configuration de leur pays, hérissé de montagnes, coupé de nombreux défilés, et à cause aussi de leur nature farouche et de leur prodigieuse habileté au combat... S'ils se soumièrent finalement ce ne fut pas à un ordre, mais aux armes mêmes de César, après avoir été presque totalement anéantis ».

Strabon compare le territoire de la province de Macédoine à un rectangle qui s'étend de l'Adriatique jusqu'à la mer Égée⁸⁴. *Lissus* au nord et Patras au sud constituaient les limites de la bordure maritime de cette province. Ensuite, à l'intérieur, c'est-à-dire vers l'est, la province s'étend jusqu'à Stobi et vers le sud elle avance à Pydna en joignant aussi l'Épire et la Thessalie⁸⁵.

Un siècle plus tard, en 27 avant notre ère, les régions de la Grèce centrale sont séparées de la province de Macédoine pour former la nouvelle province d'Achaïe. Par le nom d'Achaïe, les Romains désignaient la Grèce conquise après la victoire sur la *Ligue Achéenne* et la destruction de Corinthe. Jusqu'à ce moment, l'Épire faisait également partie de la province de Macédoine; quand l'Achaïe s'en sépare en 27 avant notre ère, elle s'intègre à cette nouvelle province. De 15 à 44 de notre ère, ce qui reste de la Macédoine devient une province impériale, avant de retrouver son statut sénatorial sous le règne de Tibère. Le gouverneur de la province était normalement un préteur ou un propréteur⁸⁶. C'est sous Trajan, en 108, que l'Épire constitue une province impériale à part, à laquelle sont rattachées les îles ioniennes de Corcyre et de Zakynthos. Cette province s'étend des monts Acrocérauniens jusqu'en Acarnanie.

La particularité de la période pré-Augustéenne est la mauvaise gestion des provinces par des gouverneurs corrompus ou incompetents. Le cas le plus connu est celui de Calpurnius Piso, proconsul de Macédoine pendant les années 57-55 avant notre ère. Ses abus nous sont parvenus par Cicéron, qui s'adressait au Sénat⁸⁷. En revanche, Polybe écrit que la province de Macédoine se plaignait

⁸⁴ Strabon, *Géographie*, VII, 10.

⁸⁵ Quant à Pline (*Histoire Naturelle*, III, 145, éd. H. Zehnacker), il la décrit ainsi : « Immédiatement après Lissos commence la Macédoine, où sont les ethnè des Parthins, puis derrière eux, ceux des Dassarètes, les monts Candaviens à 78 miles de Dyrrachium ; et, en suivant la côte Denda, cité romaine, Épidamne dont le nom ministre a été changé en celui de Dyrrachium par les Romains ».

⁸⁶ Sur l'organisation administrative de ces provinces voir J. Rougé, *La place de l'Illyrie Méridionale et de l'Épire dans le système des communications de l'Empire Romain*, dans P. Cabanes (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand, 1987, p. 255 ; O. Bucci, *Le provincie orientali dell'Impero Romano. Una introduzione storico-giuridica*, Rome, 1998, p. 50-95 ; P. Cabanes, *Le monde grec européen et la Cyrénaïque*, dans C. Lepelley (éd.), *Rome et l'intégration de l'empire, 44 av. J.-C. – 260 ap. J.-C. Tome 2, Approches régionales du Haut-Empire romain*, Paris, 1998, p. 305-306.

⁸⁷ Cicéron, *Contre Pison*, 40 (éd. P. Grimal, *CUF*, Paris, Les Belles Lettres, 1966) : « Dyrrachium et Apollonia ravagés, Ambracie pillée, les Parthinii et les Byllinii sans illusions, l'Épire complètement en ruines, la Macédoine aux mains des barbares, beaucoup de gens ont abandonné leurs maisons et leurs terres, tous sont venu témoigner que tu les a dévastés et traités comme des ennemis » [...] « les tributs et les impôts de Dyrrachium sont tournés au profit seul du Pison ».

parce que les Romains ne s'occupaient pas des Illyriens situés sur les côtes de l'Adriatique⁸⁸.

Un autre aspect de l'organisation administrative romaine en Illyrie et en Épire était la création des *municipia*. Les municipes étaient le plus souvent des centres urbanisés de taille modeste, avec une population sûrement peu nombreuse dans la majorité des cas.

En Illyrie et en Chaônie on connaît trois *oppida civium romanorum*, à *Lissus*, à *Scodra* et à *Bouthrôtos*. Apparemment, ces trois fondations correspondent à la période pendant laquelle César commandait ces régions. Mais il est aussi vrai que le titre de *conventus civium romanorum* accordé par César à ces villes fut le résultat d'une présence antérieure de citoyens romains, peut-être dès la destruction du royaume de Genthios. Cette municipalisation a entraîné des changements dans le comportement de l'élite locale, parce que ce système présuppose que Rome gouverne grâce à ces élites, dont les intérêts étaient identiques à ceux de Rome⁸⁹. Ainsi l'institution de *municipia* représente une des formes que Rome employa pour s'attacher les territoires en dehors de l'Italie. Généralement, pendant cette période, il n'y eut aucune politique ou acte autoritaire pour romaniser la population. Les Illyriens et les Chaônes ont continué à mener leur vie comme ils le faisaient avant.

⁸⁸ Polybe, *Histoires*, XXXII, 13, 5.

⁸⁹ K. Lomas, *The Idea of a City: Elite Ideology and the Evolution of Urban Form in Italy, 200 BC – AD 100*, dans H. M. Parkins (éd.), *Roman Urbanism. Beyond the Consumer City*, Londres-New York, 2002, p. 34.